

Séquence 1 : La question de la femme

Texte 2 : Voltaire, « Femmes soyez soumises à vos maris »,
in *Mélanges, Pamphlets et œuvres polémiques*, 1759- 1768 (extrait)

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère.
« Qu'avez-vous donc, madame ? » lui dit-il.

– J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ;
c'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : « Femmes, soyez
5 soumises à vos maris » ; j'ai jeté le livre.

– Comment, madame ! Savez-vous bien que ce sont les *Épîtres* de saint Paul ?

– Il ne m'importe de qui elles sont ; l'auteur est très impoli. Jamais Monsieur le
maréchal ne m'a écrit dans ce style ; je suis persuadée que votre saint Paul était un
10 homme très difficile à vivre. Était-il marié ?

– Oui, madame.

– Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature : si j'avais été la femme d'un
pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. Soyez soumises à vos maris ! Encore s'il
s'était contenté de dire : Soyez douces, complaisantes, attentives, économes, je dirais :
Voilà un homme qui sait vivre ; et pourquoi soumises, s'il vous plaît ? Quand j'épousai
15 M. de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni
lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ?
N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une
maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au
jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera
20 majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très
désagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la suppression d'une de
ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort sans qu'on vienne me
dire encore : Obéissez ?

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différents de
25 ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas
prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

« Du côté de la barbe est la toute-puissance ».

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi ! Parce qu'un
homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près,
30 et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je sais
bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, et qu'ils
peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai peur que ce ne soit là l'origine
de leur supériorité.

Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, et, en conséquence, ils se
35 vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent
bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande qui se lève à
cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les
affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de
bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle
40 pas été élevée dans un couvent par des imbéciles qui nous apprennent ce qu'il faut
ignorer, et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un État
à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

L'abbé de Châteauneuf, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la
maréchale.